

**Ivanne Rialland**  
*Pacific Haven*



*Roman*

*Les Narratives*



Alexipharmaque

**Ivanne Rialland**

**Pacific Haven**

*Roman*

*Collection / Les Narratives*

# Chapitre I

Il fallait sortir de ces ruelles. Il fallait atteindre le boulevard, et là, elle se mettrait à crier. Sans doute, personne ne s'arrêterait. Elle voyait déjà les regards des gens, les gens qui s'écarteraient. Mais ils auraient peur, ils s'en iraient, un agent approcherait, elle pourrait se perdre dans la foule. S'il y avait de la foule. Elle ne savait plus quelle heure, quel jour on était. À chaque instant elle manquait de tomber mais il fallait continuer à courir, encore plus vite, et elle tournait sans cesse à droite, à gauche, s'engouffrant dans la première rue qui se présentait, ne sachant plus où elle était, où était le boulevard, s'égarant sans fin à quatre rues à peine du salut qu'elle espérait. Elle ne voyait plus rien, que les pavés, sous ses pieds, et les murs où elle se cognait, qu'elle repoussait de la main, pour tourner dans une nouvelle rue encore, qu'elle venait de quitter. Elle croyait sans cesse entendre leurs pas derrière elle, juste sur ses talons. Leurs ombres lui semblaient la précéder. Elle ne se retournait pas, elle voulait courir jusqu'à ce qu'une main agrippe son épaule, ou jusqu'à ce que par un mouvement tournant ils soient devant elle, souriant — car ils souriraient — leur valise noire à la main. Alors elle s'arrêterait, elle ne tenterait plus de s'enfuir. Elle ne savait pas bien ce qu'ils lui voulaient, elle n'était pas sûre, il y avait juste ces choses qu'on disait. Elle avait mal dans tout le corps. Elle n'entendait plus rien. Elle fut tentée un instant de ralentir, quand elle sentit brusquement leur présence dans son dos et, refusant la défaite, elle tenta de courir plus vite encore, tourna encore dans une nouvelle rue, trébucha et s'écroula sous le regard des passants qui s'écartèrent et formèrent un cercle autour d'elle.

Les gens chuchotaient. Il ne se passait rien.

Alors elle releva la tête et vit tous ces regards fixés sur elle. Elle murmura : « Les visages... Les visages... »

Il y eut autour d'elle un grand silence, un grand calme, le ciel gris s'éleva très haut au-dessus des maisons. Sur les pavés soudain déserts, la femme se releva lentement. Elle était dans une longue rue commerçante, bordée d'arbres très verts sous le ciel si lointain, d'un gris si tendre. Elle s'avança lentement.

Elle voyait maintenant les arbres au-dessus d'elle. Elle voyait l'envers de

leur feuillage. Les feuilles par en dessous étaient d'un gris de cendre, du gris du ciel. Quand le vent les agitait, elle voyait le vert brillant de leur face tournée vers le dehors, vers le ciel et les maisons, les maisons grises mais d'un autre gris encore, du gris modeste des pierres, le gris que prend le limon des villes, le sable, le plâtre et l'eau. Ce vert et ces gris la remplissaient d'une grande joie. Un peu en retrait de la rue, nichant son vide entre deux maisons, il y avait un fantôme de jardin, deux bancs, un pauvre arbre maigre, et un buste de bronze juché tout en haut d'un piédestal mimant une colonne de temple grec. Elle s'assit, regarda l'arbre. Ses feuilles à lui étaient grises dessous et grises dessus, comme si toute la poussière de la rue, épargnant les grands arbres, se retrouvait ici, mêlée au sable, patinant le bronze et lui donnant avant l'heure des airs de monument perdu et retrouvé par un miraculeux glissement de terrain. Et la femme baissa les yeux. À ses pieds il y avait une bouche d'égout. Ou plutôt un trou pour l'écoulement des eaux, avec une grille dessus. Elle ne savait pas s'il y avait une différence. Les gens employaient le mot, bouche d'égout, mais jamais personne n'avait pointé le doigt vers quelque chose en lui disant : Voilà une bouche d'égout. C'était étrange. L'écoulement des eaux... Comme s'il pouvait pleuvoir sur le domaine de la poussière. Comme si... Elle fixait la grille, elle pensait aux tuyaux en dessous, aux tunnels, à la nuit. Elle imaginait la nuit, tout en bas, et des pas, flic floc, dans l'eau, les pas d'on ne savait qui. On ne savait pourquoi.

Quelque chose bougea à la limite de son champ visuel. Elle releva lentement la tête. C'était un homme. Un homme énorme, sale, barbu, vêtu comme on peut imaginer les marins pêcheurs. Il était à côté d'elle, tout près, debout. Il se pencha un peu. Il marmonnait quelque chose. Elle ne comprenait pas. Il insistait. Une de ses mains était cachée dans son dos, l'autre se tendait vers elle. Elle fit non, non de la tête. Mais il parlait encore, il disait encore beaucoup de mots, très vite et elle ne comprenait pas. Alors il montra ce qu'il tenait caché derrière son dos.

Elle eut à peine le temps de voir une grande serpe souillée de terre, et déjà elle était levée, déjà elle courait en hurlant dans la grande rue bordée d'arbres.

Il me l'avait dit... Quelque chose, quelque chose se passe... Quand ça se passe c'est toujours nous les premiers, à chaque fois... Parce que ça s'est déjà passé... Parce que c'est à nouveau le temps, le temps de quoi, je n'ai pas compris... Mais il y aura ces hommes et puis les autres, les autres

viendront...

Il fait très noir et elle est cachée dans l'embrasement d'une porte, elle tremble mais elle ne sait pas pourquoi. Elle voit leurs silhouettes de l'autre côté de la rue, mais elle n'entend pas bien. Juste quelques mots. Ils ont l'air de se disputer. Ils font de grands gestes et quand ils entrent dans la lumière du réverbère leurs ombres immenses s'agitent sur les maisons. Ça ne dure qu'un instant. Aussitôt, comme brûlés, ils rentrent dans les ténèbres.

Plus tard, la même nuit. Il se tient debout, immobile, à côté d'un kiosque à journaux. Il la regarde. Une grosse valise est posée à ses pieds.

Et puis encore plus tard dans la nuit ces pas derrière elle. Et puis les visages des passants.

Et puis cette voix. Une voix d'homme.

Elle ne voyait pas son visage.

C'était un homme qu'elle avait connu autrefois. Mais elle ne se rappelait pas. Ni le visage. Ni le nom. Et le reste était si flou, si lointain. Il ne restait que la voix. Et la voix parlait dans le noir, entrecoupée par la peur.

— Ils recherchent des gens, des gens comme nous. Ils nous reconnaissent. On a beau faire semblant, ils nous reconnaissent toujours, et ils nous trouvent où qu'on se cache. Tu les rencontreras. Ils ont une grande valise, une grande valise noire, on ne sait pas ce qu'il y a dedans, à quoi elle sert. On ne sait pas. Mais le plus important, c'est leur visage, tu verras, leur visage. Ce n'est pas quelque chose de précis, qu'on peut nommer, c'est juste quelque chose que toi aussi tu reconnaîtras toujours, sans jamais savoir ce que c'est.

... On ne sait pas ce qu'ils veulent.

... Ils sont à leur service.

... Là-bas, en bas, dans le noir.

... Ils chuchotent...

Il chuchotait à son oreille, collé contre elle, tout près.

— Et là-bas, en bas, dans le noir, il y a une chose... Toute blanche, aveugle. Très grande. Si grosse qu'elle ne peut pas sortir. Elle ne peut que rester là. C'est eux qui la nourrissent. S'ils ne l'avaient pas fait elle serait restée petite, toute petite cachée dans le noir, mais ils l'ont nourrie, et elle a grossi, grossi. On ne sait pas ce qu'ils lui donnent. Mais on s'en doute. On s'en doute bien.

Il se serrait contre elle dans l'embrasure de la porte et jetait sans cesse des coups d'œil alentours. Elle sentait son odeur, fade, rance.

— Pour t'attraper, ils s'approchent, très près, il faut qu'ils soient très près, et puis ils disent des mots, on ne sait pas quoi. Quand ils ont dit les mots, alors c'est trop tard. Tu crois que ce n'est rien, qu'il ne s'est rien passé, tu t'éloignes, tu ne veux pas avoir peur. Mais après ils sont là pour toujours. Ils chuchotent dans ta tête. Ils ne s'arrêtent jamais. Alors il n'y a que deux solutions. Ou tu descends là-bas, vers la grande chose blanche. Ou tu deviens comme eux.

Parce que ça ne sert à rien d'essayer de mourir. Rien ne sert à rien.

... Tu ne pourras rien faire.

... Regarde.

... Tu les entends ?

... Tu les entends ?

Elle s'était mise à courir.

Elle s'arrêta dans une ruelle, qui débouchait sur une petite place pavée. Il y avait des arbres. Elle pouvait les voir de la ruelle. Les arbres étaient toujours très verts sous le ciel gris, mais maintenant elle avait l'impression d'étouffer. Peut-être que c'était l'orage ? Peut-être qu'un orage venait.

La maison-zon sous l'orage  
Le bateau dans le naufrage

Elle marcha jusqu'à la place. Quelques personnes se promenaient. Des mères avec des enfants dans des poussettes, des couples. Des vieux. Ils tournaient autour de la place, sous les arbres. Elle se mit à tourner, elle aussi.

Chaque fois qu'elle dépassait quelqu'un dans la promenade circulaire, il la suivait longuement du regard. Sans doute à cause de ses vêtements. De sa jupe déchirée. Ou peut-être parce que chaque fois qu'elle arrivait à leur hauteur elle les fixait elle aussi longuement au visage. Elle fixait leurs visages. Les visages.

La maison-zon sous l'orage  
Le bateau dans le naufrage

Deux petites filles sautent à la corde. Une troisième arrive. Elle veut les entraîner quelque part, vers une maison. Les deux petites filles ne veulent pas. Elles veulent continuer à jouer à la corde à sauter.

La maison-zon sous l'orage  
Le bateau dans le naufrage

Elle est l'une des deux petites filles.

La maison-zon sous l'orage

La troisième petite fille insiste. Elle parle fort. Et elle, elle est l'une des deux petites filles, elle voit ses yeux, son visage. Elle a peur. Elle arrête de chanter, elle lâche la corde, elle la suit. Elles vont toutes trois vers la maison, l'une devant et les deux autres derrière, traînant les pieds. Il fait froid. C'est l'automne. Le trottoir est couvert de feuilles qui collent aux semelles. Une des petites filles — c'est elle — s'arrête sans cesse pour les enlever, elle racle les pieds contre le ciment, elle les agite dans les flaques. Chaque fois elle y contemple son visage, jusqu'à ce que la troisième petite fille l'appelle. Elle regarde son visage dans l'eau. Elle secoue ses chaussures mouillées et elle reprend pour un moment sa marche. Elle a beau s'arrêter, s'arrêter encore, la troisième petite fille les entraîne et il semble qu'elles ne pourraient pas faire autrement que la suivre.

Elles arrivent devant la maison. C'est dans une rue écartée, très calme, comme une rue de banlieue, un jardin entourant chaque pavillon. Cette maison-là est un peu plus grande, un peu plus grise. Tous ses volets sont fermés. Ils ont perdu leur peinture. Alors ils sont gris eux aussi, mais d'un gris presque noir. Le jardin est assez beau, trop beau pour cette rue de banlieue, presque déplacé. En cela effrayant. Deux petites filles ont peur et la troisième sourit.

Quatre arbres tiennent les coins. De grands et vieux arbres, qui ont perdu toutes leurs feuilles, alors que dans les jardins avoisinants, les arbres sont encore jaunes. Le sol est entièrement recouvert des feuilles des quatre vieux arbres, sans aucun trou, aucune déchirure. La fontaine, au centre, mais pas tout à fait au centre, à gauche du perron, en est pleine, pleine jusqu'au bord et par-dessus les bords. C'est une drôle de fontaine. Quatre poissons crachent

l'eau — mais il n'y a pas d'eau — surmontés d'une statue d'enfant en une sorte de pierre sombre. C'est le visage de l'enfant qui donne l'impression étrange. Un drôle de visage plat, sans ombre. À côté de la fontaine, lui tournant le dos, il y a un banc, en fer forgé tout tarabiscoté. La petite fille ouvre de grands yeux, elle appuie son visage contre la grille qui ferme le jardin. Elle aimerait bien aller s'asseoir sur le banc près de la fontaine, malgré la maison, derrière, et ses volets fermés.

**(...) fin de l'extrait**



# **Achetez le livre en ligne**

Fin de l'extrait. Le livre complet est disponible à l'achat à cette adresse :

<http://alexipharmaque.eu/112>

# Copyrights

Vous n'êtes pas autorisé à distribuer ce fichier numérique sans l'accord explicite de son éditeur. Les oeuvres de l'esprit son protégées au niveau international. Tout contrevenant s'exposerait à des poursuites.

© 2013 Alexipharmaque éditions, all rights reserved.